

Edmond Cary

VALERY LARBAUD

(1881-1957)

Au cours de ces cinq études, nous avons parlé de Jacques Amyot, dont on est en droit de dire qu'il a, dès le XVI^e siècle, donné son visage propre à l'école française de traduction. Nous avons évoqué la vie et la mort d'Étienne Dolet, humaniste, théoricien, défenseur de la fidélité intérieure à l'auteur traduit; puis nous avons suivi la querelle qui opposa, à l'âge classique, M^{me} Dacier et Houdar de la Motte à propos de leurs traductions d'Homère, querelle qui nous a permis de saisir à quel point étaient relatives les notions de fidélité et de liberté, notions dont les frontières se déplacent d'un siècle à l'autre, d'une génération à l'autre. L'exemple d'Antoine Galland, traduisant d'une plume fort libre les *Mille et une Nuits*, nous a fourni de cette constatation une illustration remarquable; il nous a aidé, en outre, à mesurer les responsabilités du traducteur vis-à-vis des lettres de son pays, lui qui est comme un explorateur de mondes nouveaux, un importateur de denrées nouvelles qui enrichissent la culture de son pays et l'amènent souvent à mieux prendre conscience de son propre fonds. Nous avons parlé de Gérard de Nerval et esquissé les rapports qui existent entre la création originale et la traduction, celle-ci pouvant aussi bien que celle-là constituer un mode d'activité créatrice et un moyen d'expression personnelle.

C'est par Valery Larbaud que nous terminerons notre cycle, Valery Larbaud qui fut l'authentique prince des traducteurs de l'époque contemporaine et dont le destin fut à la fois exemplaire et paradoxal. Ce faisant, nous tenterons de dégager les caractéristiques actuelles de la traduction et certains aspects nouveaux de l'activité du traducteur en notre XX^e siècle.

Valery Larbaud était né à Vichy en 1881. Sa famille était riche: son père avait lancé la source Saint-Yorre; la fortune qui devait lui échoir et la règle familiale à laquelle il se trouvait astreint dans les années de sa

VALERY LARBAUD

jeunesse, il les ressentit comme un bien, mais aussi comme une entrave. Très jeune, il connut la tentation des évasions, la tentation des langues et des cultures étrangères. Dans *Fermina Marquez*, son premier ouvrage en prose, il a évoqué l'amour d'un jeune collégien pour une mystérieuse petite Colombienne qu'il admire en secret. Barnabooth, le héros de son oeuvre poétique, est un millionnaire sud-américain qui parcourt le monde en espérant « éternellement des choses vagues »:

«Prête-moi ton grand bruit, ta grande allure si douce,
Ton glissement nocturne à travers l'Europe illuminée,
O train de luxe!... »

Il a exploré et cultivé ce qu'il a appelé le « domaine anglais », ainsi que les différents domaines des langues romanes: espagnol, italien, portugais. Il l'a fait avec amour, avec intuition, et avec une érudition considérable.

De nos jours, en effet, il est devenu impossible de s'improviser traducteur, comme on le faisait parfois naguère, sans une connaissance très sérieuse de la langue étrangère que l'on entreprend de traduire et de la culture étrangère qu'on prétend présenter au lecteur. Les connaissances linguistiques se sont répandues aujourd'hui. Il y a sans doute des millions de Français qui possèdent une connaissance passable de la langue anglaise et il devient de plus en plus hasardeux de vouloir suppléer par des dons de sympathie aux lacunes du savoir.

Valery Larbaud fut, au plus haut point, un lettré d'une grande culture et d'une finesse exquise. Écrivain et poète lui-même, il a été un connaisseur averti de plusieurs littératures étrangères. C'est lui qui a fait connaître en France un Samuel Butler, un James Joyce a assuré la réputation du poète américain Walt Whitman. Ces trois noms du domaine anglais mis côte à côte montrent la diversité de son talent de traducteur. Il n'a jamais cherché la facilité et les oeuvres qu'il a aimées sont, presque toujours, des chefs-d'oeuvre.

Il fut aussi, ce qui est assez rare de nos jours, un théoricien de la traduction. Ses articles sur ce thème ont été réunis en 1946 en un volume intitulé *Sous l'invocation de saint Jérôme*: c'est peut-être l'ouvrage qui a initié le public le plus large aux problèmes de cet ordre. Ce livre est un monument dressé à l'art de traduire.

« Pourquoi ne garderions-nous pas les portraits de ces grands hommes et n'honorions-nous pas le jour de leur naissance? », inscrit-il en épigraphe à son livre, en citant Sénèque. Et, évoquant l'idée d'un essai qui aurait pour titre « De l'éminente dignité des traducteurs dans la République des Lettres », il trace le portrait du traducteur –modeste, méconnu, fidèle jusqu'à l'anéantissement de sa propre personne et poursuivant, tout au long de son oeuvre, un idéal de perfection scrupuleux et élevé.

En des pages savoureuses, il détaille les facettes du travail du traducteur, ses droits et ses devoirs, ses joies et ses profits, il égrène des remarques et recettes, des conseils et des admonestations.

L'ouvrage n'a rien de systématique. Il se présente, à vrai dire, sous la forme d'un recueil où se trouvent rassemblés des articles et des essais rédigés à des dates différentes et réunis par un lien assez lâche. Lorsque ce livre parut, l'auteur était depuis plusieurs années immobilisé par une cruelle maladie qui l'avait progressivement privé de l'usage de la parole et à laquelle il devait succomber en 1957. On le retrouve, néanmoins, dans cet ouvrage comme dans un miroir très fidèle.

Certains des essais qui y sont inclus appartiennent au domaine de la critique littéraire, d'une critique subtile, qui s'apparente à l'histoire littéraire, aux recherches de littérature comparée et à l'érudition. Il lui plaît, par exemple, de suivre à la trace un même thème littéraire dans plusieurs littératures: dans un sonnet italien de Claudio Achillini, « La Mendicante », dans le poème « On a Fair Beggar » de Philip Ayres et dans « La Belle Gueuse » de Tristan l'Hermitte, poète mineur du XVII^e siècle français.

Les études, souvent pénétrantes, s'y présentent volontiers comme un divertissement. Quand, dans la première partie du volume, il esquisse un portrait du traducteur, il le fait à l'aide de touches légères et plaisantes. Pourquoi, se demande-t-il, un traducteur craint-il si fort d'admettre qu'il est faillible et répugne-t-il à consulter les spécialistes qui pourraient l'éclairer sur le sens d'un vocable ou la valeur d'une tournure de

phrase? Et le voilà qui imagine un protocole qui permettrait de signaler au traducteur une erreur qu'il aurait commise, tout en ménageant sa susceptibilité: « un cérémonial comme on peut imaginer qu'il y en eut un entre les mandarins-traducteurs de l'ancienne Chine: saluts, compliments, sourires, et : « Ta lumière, ô très exact, n'a pas daigné resplendir sur les ténèbres de cette phrase. »

Sous l'invocation de saint Jérôme est devenu un bréviaire pour la génération actuelle de traducteurs. Le peu que nous en avons dit permet, cependant, de saisir ce que cette oeuvre précieuse présente aussi de paradoxal.

Le prince des traducteurs de notre temps vit, en réalité, dans l'univers littéraire des âges passés. Dans un siècle qui voit le prodigieux essor des peuples de l'Asie et de l'Afrique, qui assiste à l'apparition de leurs idiomes sur la scène littéraire du monde, la culture de Valery Larbaud reste essentiellement européenne, rattachée à une Europe occidentale traditionnellement délimitée.

Ce grand voyageur, ce cosmopolite n'a, en réalité, jamais porté le pied hors d'Europe (Algérie exceptée). L'Amérique du Sud, dont il parle tant, et si bien, il ne la connaît qu'à travers des écrits; il en est de même des États-Unis.

Dans un monde où le changement et la vitesse sont devenus des lois inexorables, il s'est fait le mainteneur d'un culte de labeur patient et délicat, tissant les fils à peine perceptibles d'un passé dont les couleurs ne vivent qu'aux yeux de quelques élus.

L'image du traducteur mandarin n'est pas accidentelle sous sa plume. Traduire est, pour lui, un art d'initié, un sacerdoce inaccessible au profane. Dans une République des Lettres idéale, le traducteur se fait le gardien de mystères privilégiés.

Or, de nos jours, la traduction est devenue omniprésente. Elle est indispensable aux hommes dans les activités les plus diverses. L'industrie, le commerce, la technique, le cinéma sont désormais impossibles sans traduction. La traduction tend, de ce fait, à devenir de plus en plus utilitaire. Mais dans le domaine de

l'édition même (où la part du lion revient toujours à la littérature), c'est trente mille ouvrages qu'on traduit bon an, mal an dans le monde.

Le traducteur a cessé d'être un patient érudit enfermé dans sa tour d'ivoire. Il participe à la vie du siècle et travaille au rythme de son siècle. Est-ce à dire, pour autant, qu'il puisse faire fi des préceptes légués par Valery Larbaud? Certes non. Mais ce qui est certain, c'est que le souci de la qualité de son oeuvre n'est plus l'apanage d'une étroite confrérie et qu'un nombre croissant d'hommes y sont sensibles.

Dans son activité d'écrivain, comme dans celle de traducteur et d'explorateur des lettres étrangères, Valery Larbaud a mis un point d'honneur à n'agir que par goût, sans jamais « se forcer », selon son expression. « N'avons-nous pas jalousement gardé, écrit-il, contre toutes les tentations d'une carrière spécialisée, la position indépendante d'amateur, de l'homme qui ne connaît que son désir et son plaisir, la position sans obligation d'un amoureux, plutôt que d'un serviteur attitré des lettres étrangères ? »

Parlant de Samuel Butler, à qui il a tant donné de lui-même, il dit lors d'un voyage fait à Londres en 1919: « J'aurais pu, peut-être, consacrer plus de temps à Butler, et faire un plan de mon Introduction. Mais il y avait Londres et une Londonienne: je ne crois pas que Butler lui-même aurait trouvé l'excuse mauvaise. »

Il est difficile, de nos jours, pour un traducteur, de poser au riche amateur. Le traducteur est de plus en plus comptable de son temps et de ses efforts – envers l'éditeur qui a accepté de publier sa copie, envers le public qui est impatient de recevoir dans sa langue ce qui s'écrit chez les voisins. Loin de simplifier sa tâche, cela ne fait qu'alourdir ses responsabilités.

Car si la masse des traductions est devenue Une avalanche, les exigences présentées au traducteur ne se sont nullement relâchées. La diffusion des connaissances linguistiques, la fréquentation, beaucoup plus répandue, des lettres étrangères, rend souvent la critique plus acerbe et plus pointilleuse. Le traducteur ne travaille plus pour une élite dispersée et les pairs qui le jugent sont légion.

C'est du vivant encore de Valery Larbaud qu'a commencé à s'organiser la vie professionnelle des traducteurs. En 1947 s'est créée la Société française des Traducteurs, dont il fut lui-même président

VALERY LARBAUD

d'honneur. En 1953, la Fédération internationale des Traducteurs, qui groupe les sociétés de plus de vingt pays. En 1959, cette Fédération a tenu son III^e Congrès, dont le thème central a été « la qualité en matière de traduction ». Pareille préoccupation n'aurait-elle pas réjoui Larbaud, même si, à ce Congrès, il eût fait figure d'homme d'un autre siècle ?

Au seuil d'un âge affairé, brutal et pressé, Valery Larbaud a tenu à sauvegarder les vertus de désinvolture et de discrétion. Il a rappelé que l'amour de l'art doit demeurer une passion exclusive, à quoi ne doit jamais se mêler la recherche du profit. Il l'a fait à l'aide d'un adage latin : « *Nemo militans Deo implicat se negotiis saecularibus.* » Si, de nos jours, il se trouve de moins en moins de gens à entendre le latin et si presque tout le monde, aujourd'hui, est bien obligé de travailler pour vivre, les recommandations de Valery Larbaud, prononcées à mi-voix, n'en restent pas moins chères au traducteur.

Son conseil premier, son précepte suprême est qu'il ne faut rien espérer faire de durable si on ne le fait par amour. Que la lecture soit une passion, un vice « impuni », comme il l'a si joliment dit à la suite d'un poète anglais. Que le métier d'écrire soit non une profession, mais un don de soi, « un engagement de tout l'être » comme l'a écrit Saint-John Perse dans l'étude qu'il a intitulée « Valery Larbaud ou l'Honneur littéraire ». Et c'est Larbaud qui a dit de la traduction : « C'est tout un roman d'amour. »

À ses yeux, traduire est une oeuvre très humble et très haute à la fois. Le siècle où nous vivons est celui de la quantité. Larbaud n'a peut-être pas mesuré tous les problèmes nouveaux qui en découlent, ni évalué les apports positifs qui peuvent en naître. Mais il en a aisément discerné les défauts et les dangers; toute son oeuvre constitue, à ce point de vue, une mise en garde et un antidote.

Si elle ne répond pas à toutes les préoccupations pratiques dont se voit, de nos jours, assailli le traducteur, qu'il soit traducteur technique ou traducteur littéraire, elle cherche à préserver l'essentiel, c'est-à-dire la flamme vive sans laquelle toute production est vouée à la stérilité.

VALERY LARBAUD

Ce n'est pas le succès immédiat qui assure le succès vrai, rappelle-t-il, ni le succès tout court qui est un gage de vraie grandeur. «Callimaque, avec six cents lecteurs dans l'Europe entière, est plus célèbre et plus assuré de le rester que ce contemporain dont les livres se tirent à cent mille exemplaires. »

Le traducteur est toujours condamné à ne travailler que pour un public, en fonction d'un public. Il sait par avance que son oeuvre est éphémère: ce sont les originaux qui ne vieillissent pas, alors que les meilleures traductions passent et se supplantent tour à tour. Tout en souhaitant faire oeuvre belle, le traducteur sait qu'il est tenu également de faire oeuvre utile; c'est une servitude et une récompense à la fois. S'il a l'ambition de faire résonner, dans la littérature de son pays, des accents nouveaux, de faire battre les coeurs selon des cadences nouvelles, s'il souhaite remplir un office plus élevé et plus durable que celui de simple tâcheron des lettres, les conseils de Valery Larbaud ne seront jamais démodés pour lui. Apporter aux siens les richesses qu'on a découvertes, existe-t-il une plus grande joie? Il ouvre Valery Larbaud, et il lit:

Grâce à vous « votre ami peut lire ce poème, ce livre que vous aimez: ce n'est plus lettre close pour lui; il en prend connaissance, et c'est vous qui avez brisé les sceaux, c'est vous qui lui faites visiter ce palais, qui l'accompagnez dans tous les détours et les coins les plus charmants de cette ville étrangère que, sans vous, il n'aurait probablement jamais visitée. Vous avez obtenu une entrée pour lui ; vous lui avez payé le voyage. Quel plaisir vaut celui-là ? Faire partager son bonheur à ceux qu'on aime? »

Ces lignes de Valery Larbaud ne fournissent-elles pas la meilleure, la plus juste des conclusions à ces quelques études consacrées aux « Grands Traducteurs » ?

C'est une gageure de choisir parmi les traductions de Valery Larbaud. Domaine anglais, domaine espagnol?... Dans le domaine anglais, ce chef d'œuvre de virtuosité que représente l'Ulysse de James Joyce? Mais c'est toute une équipe qui a travaillé à cette œuvre, sous la direction de Larbaud.

Nous nous sommes arrêté sur Erehwon de Samuel Butler, qui a certainement suscité dans le coeur, de Larbaud des résonances profondes.

Samuel Butler – *Erewhon*

I suppose I must have fainted, for I found myself some time afterwards sitting upon the ground, sick and deadly cold. There were the figures, quite still and silent, seen vaguely through the thick gloom, but in human shape indisputably.

A sudden thought occurred to me, which would have doubtless struck me at once had I not been prepossessed with forebodings at the time that I first saw the figures, and had not the cloud concealed them from me—I mean that they were not living beings, but statues. I determined that I would count fifty slowly, and was sure that the objects were not alive if during that time I could detect no sign of motion.

How thankful was I when I came to the end of my fifty and there had been no movement!

I counted a second time—but again all was still. I then advanced timidly forward, and in another moment I saw that my surmise was correct. I had come upon a sort of Stonehenge of rude and barbaric figures, seated as Chowbok had sat when I questioned him in the wool-shed, and with the same superhumanly malevolent expression upon their faces. They had been all seated, but two had fallen. They were barbarous—neither Egyptian, nor Assyrian, nor Japanese—different from any of these, and yet akin to all. They were six or seven times larger than life, of great antiquity, worn and lichen grown. They were ten in number. There was snow upon their heads and wherever snow could lodge. Each statue had been built of four or five enormous blocks, but how these had been raised and put together is known to those alone who raised them. Each was terrible after a different kind. One raging furiously, as in pain and great despair; another was lean and cadaverous with famine; another cruel and idiotic, but with the silliest simper that can be conceived—this one had fallen, and looked exquisitely ludicrous in his as fall—the mouths of all were more or less open, and I looked at them from behind, I saw that their heads had been hollowed.

I was sick and shivering with cold. Solitude had unmanned me already, and I was utterly unfit to have come upon such an assembly of fiends in such a dreadful wilderness and without preparation. I would have

VALERY LARBAUD

given everything I had in the world to have been back at my master's station; but that was not to be thought of: my head was failing, and I felt sure that I could never get back alive.

Then came a gust of howling wind, accompanied with a moan from one of the statues above me. I clasped my hands in fear. I felt like a rat caught in a trap, as though I would have turned and bitten at whatever thing was nearest me. The wildness of the wind increased, the moans grew shriller, coming from several statues, and swelling into a chorus. I almost immediately knew what it was, but the sound was so unearthly that this was but little consolation. The inhuman beings into whose hearts the Evil One had put it to conceive these statues, had made their heads into a sort of organ-pipe, so that their mouths should catch the wind and sound with its blowing. It was horrible.

Traduction de Valery Larbaud –*Erewhon*

Je suppose que je dus m'évanouir, car je me retrouvai, au bout d'un certain temps, assis par terre, secoué de nausées et glacé jusqu'aux moelles. Les formes étaient toujours là, tout à fait immobiles et silencieuses, aperçues vaguement à travers l'ombre épaisse, mais ayant incontestablement une apparence humaine.

La pensée me vint soudain, et elle aurait dû certainement me venir du premier coup si je n'avais pas eu l'idée que j'allais voir des hommes au moment où ces formes m'étaient apparues, et si le nuage ne me les avait pas cachées, la pensée, dis-je, que ce n'était pas des êtres vivants, mais des statues. Je résolus de compter lentement jusqu'à cinquante: si, pendant ce temps-là je ne voyais aucune apparence de mouvement dans ces formes, j'aurais la certitude qu'elles n'étaient pas vivantes... Quel soulagement quand j'arrivai au bout de mes cinquante sans qu'il se fût produit le moindre mouvement!

Je recommençai à compter une fois encore; mais rien ne bougea.

Alors j'avançai craintivement, et l'instant d'après, je vis que ma supposition était juste. Je me trouvais en présence d'une sorte de Stonehenge de statues barbares, assises comme Chowbok s'était assis quand je

l'avais interrogé sous le hangar, et dont les figures avaient la même expression de férocité surhumaine. Toutes avaient été assises, mais deux étaient tombées. Toutes étaient barbares, ni égyptiennes, ni assyriennes, ni japonaises, différentes de chacune de ces espèces, et pourtant apparentées à toutes. Elles étaient six ou sept fois plus grandes que nature, très anciennes, usées et couvertes de lichen. Elles étaient au nombre de dix. Il y avait de la neige sur leurs têtes, et partout où la neige pouvait se loger. Chaque statue était formée de quatre ou cinq blocs énormes; mais comment ces blocs avaient été dressés et ajustés, ceux-là seuls qui les avaient élevés auraient pu le dire. Chacune avait sa hideur particulière. L'une semblait délirer furieusement comme en proie à la douleur ou à un grand désespoir; une autre était amaigrie et cadavérique, comme une victime de la famine; une autre avait l'air cruel et idiot, mais avec le sourire le plus niais qu'on puisse imaginer. Celle-ci était tombée, et avait la bouche plus ou moins ouverte, et en les regardant de dos, je vis qu'on leur avait creusé la tête.

J'avais mal au cœur et je grelottais. La solitude m'avait déjà ôté tout mon courage, et je n'avais plus la force nécessaire pour supporter la vision soudaine et inattendue d'une pareille assemblée de démons au milieu d'un si effroyable désert. J'aurais donné tout ce que je possédais au monde pour revenir à la station de mon maître; mais il n'y fallait pas songer; ma tête cédait, et j'eus la certitude que je ne reviendrais jamais vivant.

Alors, il s'éleva une rafale hurlante, accompagnée d'un gémissement poussé par une des statues qui me dominaient. La peur me fit joindre les mains. Je me sentis comme un rat pris dans une souricière, avec l'envie de me jeter sur n'importe quel objet qui se fût trouvé à la portée, et de le mordre. La violence du vent augmenta, les gémissements devinrent plus aigus, sortant de plusieurs statues et s'élargissant en un choc. Je compris tout de suite ce que c'était, mais ce son était si étrange que mon épouvante n'en fut pas diminuée. Les êtres inhumains au cœur desquels le Malin avait mis le pouvoir d'imaginer ces statues, avaient fait de leurs têtes des espèces de tuyaux d'orgue, de telle sorte que leurs bouches saisissaient le vent et résonnaient quand il soufflait. C'était quelque chose de hideux.

Pour terminer, nous ne pouvions mieux faire que de citer quelques pages de Sous l'invocation de saint Jérôme, émouvant pendant au traité d'Étienne Dolet.

Joies et profits du traducteur

Les joies et les profits du traducteur sont grands et dignes d'envie. Voilà un poème, un livre entier qu'il aime, qu'il a lu vingt fois avec délice et dont sa pensée s'est nourrie; et ce poème, ce livre, ne sont pour son ami, pour les personnes qu'il estime et auxquelles il voudrait faire partager tous ses plaisirs, que du noir sur du blanc, le pointillé compact et irrégulier de la page imprimée, et ce qu'on appelle « lettre close ». –« Attendez un peu », dit le traducteur, et il se met au travail. Et voici que sous sa petite baguette magique, faite d'une matière noire et brillante engainée d'argent, ce qui n'était qu'une triste et grise matière imprimée, illisible, imprononçable, dépourvue de toute signification pour son ami, devient une parole vivante, une pensée articulée, un nouveau texte tout chargé du sens et de l'intuition qui demeuraient si profondément cachés, et à tant d'yeux, dans le texte étranger. Maintenant votre ami peut lire ce poème, ce livre que vous aimez: ce n'est plus lettre close pour lui; il en prend connaissance, et c'est vous qui avez brisé les sceaux, c'est vous qui lui faites visiter ce palais, qui l'accompagnez dans tous les détours et les coins les plus charmants de cette ville étrangère que, sans vous, il n'aurait probablement jamais visitée. Vous avez obtenu une entrée pour lui; vous lui avez payé le voyage. Quel plaisir vaut celui-là? Faire partager son bonheur à ceux qu'on aime ? L'affection, l'amour-propre et même la vanité y trouvent leur compte.

.....

On ne fait jamais très bien les choses ennuyeuses et difficiles lorsqu'on les prend comme une fin, et on les fait au contraire assez bien, et quelquefois très bien, et tout au moins plus aisément, lorsqu'on ne les prend

que comme un moyen. Ainsi, nous penserons toujours qu'une traduction dont l'auteur commence par nous dire, dans sa préface, qu'il l'a faite parce que l'original lui a plu, a quelques chances d'être bonne.

.....

Mais le traducteur retire de son travail d'autres profits qui, pour être moins immédiats, n'en sont pas moins dignes de considération. En même temps qu'il accroît sa richesse intellectuelle, il enrichit sa littérature nationale et honore son propre nom. Ce n'est pas une entreprise obscure et sans grandeur que celle de faire passer dans une langue et dans une littérature une oeuvre importante d'une autre littérature.

Droits et devoirs du traducteur

.....

Chaque texte a un son, une couleur, un mouvement, une atmosphère, qui lui sont propres. En dehors de son sens matériel et littéral, tout morceau de littérature a, comme tout morceau de musique, un sens moins apparent, et qui seul crée en nous l'impression esthétique voulue par le poète. Eh bien, c'est ce sens-là qu'il s'agit de rendre, et c'est en cela surtout que consiste la tâche du traducteur.

.....

pour rendre ce sens littéraire des ouvrages de littérature, il faut d'abord le saisir; et il ne suffit pas de le saisir: il faut encore le recréer.

Les balances du traducteur

Verborum pensitalores, cette expression, appliquée par Aulu-Gelle aux détracteurs du style de Cicéron, a sans doute dans ce passage un sens péjoratif; mais peu importe, car «peseurs de mots », et même peseurs « subtilissimi » nous, Traducteurs, devons être. Chacun de nous a près de soi, sur sa table ou son bureau, un jeu d'invisibles, d'intellectuelles balances aux plateaux d'argent, au fléau d'or, à l'arbre de platine, à l'aiguille de diamant, capables de marquer des écarts de fractions de milligrammes, capables de peser les impondérables! Auprès de ces Balances, les autres instruments de notre travail, matériels et visibles, –Dictionnaires, Lexiques, Grammaires, – encore que nous les tenions constamment en usage, ne sont que des accessoires, – simples dépôts de matériaux en ordre, boîtes de mots rangés à leur place alphabétique et numérotés selon leurs sens et leurs nuances: boîtes de pastels. L'essentiel est la Balance où nous pesons ces mots, car tout le travail de la Traduction est une pesée de mots.

Dans l'un des plateaux nous déposons l'un après l'autre les mots de l'Auteur et dans l'autre nous essayons tour à tour un nombre indéterminé de mots appartenant à la langue dans laquelle nous traduisons cet Auteur, et nous attendons l'instant où les deux plateaux seront en équilibre.

Cela n'a l'air de rien, et en effet la pesée serait facile si au lieu des mots d'un Auteur nous pesions ceux du Dictionnaire; mais ce sont les mots d'un Auteur, imprégnés et chargés de son esprit, presque imperceptiblement mais très profondément modifiés, quant à leur signification brute, par ses intentions et les démarches de sa pensée, auxquelles nous n'avons accès que grâce à une compréhension intime de tout le contexte, et par là nous entendons d'abord toute la partie de son oeuvre qui fut écrite avant ce mot, et ensuite toute la partie qui fut écrite après et qui peut nous expliquer rétrospectivement l'intention contenue dans le mot que nous sommes en train de peser.

Et surveillons-le bien, ce mot; car il est vivant. Voyez des frémissements, des irisations le parcourent et il développe des antennes et des pseudopodes par lesquels, il se rattache au flux de pensée vivante – la phrase, le texte entier, – hors duquel nous l'avons soulevé; et ces signes de vie vont jusqu'à modifier

rythmiquement son poids. Il nous faut donc saisir ce rythme afin que son contrepoids soit animé d'un rythme vital équivalent.

De là vient que souvent pas un des mots que nous offre, avec une assurance de pédagogue et une précision tout administrative, le Dictionnaire bilingue comme équivalents en quelque sorte officiels de ce mot, ne supporte l'épreuve de la pesée, et qu'il nous faut en chercher ailleurs, dans le Dictionnaire de notre mémoire, et par l'itinéraire compliqué des synonymes (comme par la bande au jeu de billard) d'autres qui la supporteront et qui réaliseront, à quelques dix-millièmes près, l'équilibre passionnément souhaité. De là vient aussi qu'un seul et même mot, employé par l'Auteur dans deux passages différents ne sera pas toujours traduisible par le même mot dans les deux passages correspondants, et cela paraît contraire à toute logique. Mais si nous y regardons de près, nous verrons que dans les deux milieux vivants où ce mot baigne et dont il fait partie, il remplit des fonctions différentes. Dans l'un de ces milieux sa fonction lui fera émettre un certain rayonnement, une nuance particulière du sens dont il est chargé, et dans l'autre, il émettra une autre de ces nuances. Or, il peut arriver que ces deux nuances émanées de son potentiel soient impossibles à capter dans un seul et même mot de la langue dans laquelle nous traduisons. Ce sont là, peut-être, lorsqu'il s'agit de substantifs et d'adjectifs, des cas extrêmes; mais combien de fois n'est-il pas nécessaire de rendre un substantif par un verbe et un verbe par un substantif et un temps d'un verbe par un autre temps, même lorsque les règles de la grammaire et le « génie » des deux langues ne l'exigeraient pas? Et de déplacer les incidentes, de renverser la construction des phrases, de modifier la ponctuation? Car nous pesons jusqu'aux virgules.

L'immobilité du texte imprimé est une illusion d'optique. S'il est immobile, c'est comme nous dans ces moments où, absorbés par la recherche de l'équilibre des plateaux, nous demeurons sans bouger tandis qu'en nous les mouvements infiniment rapides et compliqués de la vie continuent. C'est du vivant que nous pesons, et par les équilibres relatifs que nous trouvons, nous transfusions une part plus ou moins grande, – jamais la totalité, – d'un courant vital dans un tissu composé d'éléments verbaux, dont les potentiels, libérés

par ce courant, le transporteront jusqu'à la pensée des lecteurs ou des auditeurs qui connaissent la langue dans laquelle nous traduisons.

Ainsi notre métier de Traducteurs est un commerce intime et constant avec la Vie, une vie que nous ne nous contentons pas d'absorber et d'assimiler comme nous le faisons dans la Lecture, mais que nous possédons au point de l'attirer hors d'elle-même pour la revêtir peu à peu, cellule par cellule, d'un nouveau corps qui est l'oeuvre de nos mains. Et quel homme, – sauf Pygmalion le sculpteur, peut-être, – pour peu qu'il conçoive les soins délicieux et les soigneuses délices et l'ardeur des désirs et l'ivresse des victoires d'un tel < φιλοτήσιον ἔργον >, ne nous les envierait.

Source: *Les grands traducteurs français*, Genève: Georg, p. 113-130.